

# **Les débuts des rangers américains : Arzew (opération *Torch*), 8 novembre 1942**

## **Spécialisation et polyvalence des forces spéciales**

Sandrine Picaud-Monnerat  
Agrégée et docteur en histoire

### **Introduction**

La mise sur pied du 1<sup>er</sup> bataillon de rangers par les Américains, puis son implication dans l'opération *Torch* en Afrique du Nord, est un très bon exemple pour mettre en lumière le balancement entre polyvalence et spécialisation des forces spéciales dans l'Histoire. Cet exemple est particulièrement bienvenu, alors que le printemps 2017 marque le 75<sup>e</sup> anniversaire de la création du bataillon<sup>1</sup>.

Quand les « rangers » furent mis sur pied en juin 1942, l'objectif était de faire passer par ce bataillon, successivement, un grand nombre de soldats, de façon à leur faire suivre un entraînement poussé, et à leur faire acquérir de l'expérience au combat, à l'école des Britanniques, au cours de raids ponctuels contre les forces de l'Axe. Les soldats ainsi entraînés et expérimentés auraient été reversés dans leurs unités d'origine. Revenus aux Etats-Unis, ils auraient contribué utilement à l'instruction des autres soldats. Ceux-ci manquaient en effet d'expérience, particulièrement pour les opérations amphibies.

Le projet de l'opération *Torch*, et de l'invasion de l'Afrique du Nord par les Alliés (donc l'ouverture d'un deuxième front en Europe face aux forces de l'Axe), changea la destination des rangers. La participation en grand nombre de troupes américaines à cette opération permit de leur donner directement une expérience de combat. Ce qui diminua de fait l'utilité escomptée des rangers comme futurs instructeurs expérimentés. La vocation du 1<sup>er</sup> bataillon de rangers évolua alors dans le sens d'une troupe particulière, destinée à accomplir des opérations « spéciales », sur le modèle des commandos britanniques.

## **I. L'organisation et l'entraînement du bataillon**

### **A. Recrutement, structure des compagnies et armement**

Officiellement activé le 19 juin 1942, le bataillon fut formé en Irlande du Nord, et placé à la fois sous le contrôle britannique, pour l'entraînement et la tactique, et sous le contrôle administratif américain (rattachement à la 34<sup>e</sup> division d'infanterie). En souvenir des rangers de Robert Rogers du XVIII<sup>e</sup> siècle, de glorieuse mémoire, ce bataillon prit le nom de « 1<sup>er</sup> bataillon de rangers ».

---

<sup>1</sup> Par une coïncidence à remarquer, le corps de troupes qui assure aujourd'hui l'héritage, dans l'armée américaine, des bataillons de rangers nés dans la Seconde Guerre mondiale, porte précisément ce numéro : 75<sup>e</sup> régiment de rangers. A noter : les notes de bas de page ci-après mettent seulement en valeur, parmi la bibliographie que nous avons utilisée, certaines références particulièrement au cœur du sujet.

Le capitaine William Orlando Darby fut choisi comme chef du bataillon sur recommandation du major général Edmond H. Leavey au major général Russel P. Hartle (commandant de l'USANIF, *United States Army Northern Ireland Forces*). Darby était en effet un officier de valeur, énergique, tourné vers l'action. De plus, il avait été formé aux opérations amphibies. Or il avait confié à Leavey qu'il s'ennuyait dans sa fonction d'aide de camp du major général Hartle. Darby fut rapidement promu au grade de major ; puis, après dix semaines, à celui de lieutenant-colonel.

Les critères de sélection des officiers et des hommes du bataillon furent exigeants. Concernant les officiers, on attendait des qualités de meneur d'hommes ; l'esprit d'initiative ; un jugement acéré ; du sens commun. Pour tous les hommes, il fallait d'abord une condition physique excellente, et une bonne réactivité (savoir prendre de rapides décisions face à des circonstances imprévues). Aucune limite d'âge n'était fixée, mais on attendait des normes maximales d'effort et d'endurance exigibles de soldats de 25 ans. On visait aussi à éviter les hâbleurs et les soldats indisciplinés.

Parmi les hommes remplissant ces conditions, on recherchait ensuite certaines compétences particulières : l'autodéfense ; le tir de précision ; la reconnaissance de terrain ; l'alpinisme ; la navigation ; la manœuvre des petits bateaux ; les techniques de démolition. De même pour certaines connaissances professionnelles : la familiarité avec les engins de chemin de fer, les centrales électriques, les postes radio ; et la façon de détruire de tels matériels.

Chaque corps de troupes américain stationné en Irlande du Nord fut fortement incité à fournir au nouveau bataillon un certain nombre de volontaires de tous grades, depuis le soldat jusqu'au capitaine.

Fin septembre, à la fin de l'entraînement, le bataillon prit la forme qu'il aurait durant toute la campagne en Afrique du Nord : 26 officiers et 452 hommes de troupe. C'étaient des américains très divers, dont l'âge allait de 17 à 35 ans. Il y avait peu de soldats professionnels, et aucun officier professionnel hormis le commandant du bataillon, William Darby. Les hommes du bataillon étaient répartis en sept compagnies : six compagnies de ligne et une compagnie d'état-major. Cette dernière comptait 8 officiers et 74 hommes ; chacune des six compagnies de ligne pouvait compter jusqu'à 3 officiers et 63 hommes. Chaque compagnie de ligne comptait un état-major, deux groupes pour le service des mortiers (5 hommes chacun), et deux sections (26 hommes chacune). Chaque section comptait un état-major de section et deux groupes de combat (11 hommes chacun).

Les compagnies de ligne du bataillon étaient plus petites que celles de l'infanterie, sur le modèle des commandos, ce qui était plus approprié à leurs missions : des combats courts et décisifs, dont le succès dépend beaucoup du contact établi avec les hommes, et de l'autorité que l'on a sur eux<sup>2</sup>.

Les rangers avaient plus que l'équipement habituel du fantassin, eu égard à leur spécialité : équipement pour les attaques amphibies et les attaques de nuit, par exemple des canots pneumatiques pliables et des gilets de sauvetage ; ils étaient pourvus aussi de matériel

---

<sup>2</sup> James Altieri, *The Spearheaders*, New York, The Bobbs-Merrill Company Inc., 1960, p. 30. Ce sont les souvenirs de l'auteur, qui était alors caporal dans le 1<sup>er</sup> bataillon de rangers. Par la suite, il commanda une compagnie du 4<sup>e</sup> bataillon de rangers.

de démolition, et de filets de camouflage. Ils avaient en revanche un équipement plus rudimentaire que le fantassin sur d'autres plans : pas de batterie de cuisine, pas de tentes.

L'armement – et la place de chaque type d'arme dans le bataillon - répondait aussi à l'exigence de mobilité. Ainsi, en juillet 1942, les mortiers furent tirés des sections et placés sous le contrôle des commandants de compagnie dans leurs états-majors. De même, les mitrailleuses M 1919 A4 de calibre 30, qui équipaient chaque groupe de combat, furent placées ensemble auprès de l'état-major du bataillon, et remplacées au niveau des groupes de combat par des mitrailleuses Bren plus légères, ou par des « BAR » (*Browning Automatic Rifles*).

Voici quelles étaient, fin septembre, les principales caractéristiques de l'armement :

- Tous les hommes d'un groupe de combat étaient armés de fusils M1, sauf l'un des deux éclaireurs, qui portait une mitrailleuse, et le mitrailleur de BAR.
- Chacun des deux groupes de mortiers affectés à chaque compagnie de ligne comptait 1 mortier de 60 mm. En prévision de l'opération sur Arzew, ils furent remplacés temporairement par des mortiers de 81 mm, plus à même de s'attaquer aux batteries fortifiées.
- L'état-major de chaque section comprenait un 1 tireur d'élite/grenadier armé d'un fusil Springfield 1903.
- Comme protection contre les blindés, 5 fusils antichar de 14 mm étaient détenus dans le parc d'artillerie commun du bataillon (outre les mitrailleuses M 1919 A4 de calibre 30). Ils furent bientôt remplacés par des bazookas<sup>3</sup>.

Pour les hommes présélectionnés, un premier entraînement intensif de trois semaines eut lieu en juin 1942 au nord-est de Belfast, à Carrickfergus, lieu de la formation du bataillon. Ce premier entraînement fut marqué par des abandons quotidiens. Les hommes qui ne pouvaient tenir le rythme étaient renvoyés à leur corps. Ensuite, après une inspection, les rangers nouvellement enrôlés furent transférés le 28 juin à Achnacarry (Ecosse).

## **B. L'entraînement : coup de projecteur sur le camp d'Achnacarry**

L'entraînement proprement dit du bataillon eut lieu en trois temps : pendant un mois (juillet) au camp d'entraînement des commandos britanniques, à Achnacarry ; pendant un mois (août) en Argyle (région d'Ecosse, un peu plus au sud) pour se former aux opérations amphibies avec la *Royal Navy* ; puis quelques semaines (septembre) à Dundee, à l'est de l'Ecosse, pour un entraînement aux raids côtiers, conjointement avec un commando britannique. On mettra l'accent ici sur la première étape, celle qui a manifestement le plus marqué les esprits.

A la tête du centre d'entraînement d'Achnacarry, le Ministère de la Guerre britannique avait nommé le lieutenant-colonel Charles Vaughan, un homme hautement qualifié pour sa fonction. A Achnacarry, il mit au point, à l'intention des futurs membres des commandos, une formation exigeante de 12 semaines<sup>4</sup>. Les rangers y passèrent, eux, un mois. Les officiers du

---

<sup>3</sup> Énumération précise dans : Michael J. King, *Rangers : Selected Combat Operations in World War II*, Leavenworth Papers n° 11, U.S. Army Command and General Staff College, Fort Leavenworth (USA), juin 1985.

<sup>4</sup> Russell Miller (und die Redaktion der Time-Life Bücher), *Die Kommando-Truppen*, Amsterdam, Time-Life Bücher, 1983 (traduit de l'anglais ; 1<sup>ère</sup> édition en 1981 aux USA), p. 60.

bataillon, y compris Darby, suivirent le même entraînement que leurs hommes. Darby pensait en effet que nul soldat ne refuserait de franchir un obstacle, si difficile fût-il, qui avait été franchi par son officier.

Les marches rapides du dépôt d'Achnacarry, accomplies avec armement et équipement individuel complet, sont restées célèbres. Commencant par une épreuve de 3 *miles*<sup>5</sup>, les commandos et les rangers marchaient au fil des jours sur des distances de plus en plus longues, de 5, 7, 10, 12, puis 16 *miles* (il y eut au moins une marche de nuit de 25 *miles*). Sur ces distances successives, il fallait parcourir en moyenne au moins 4 *miles* à l'heure (soit 6,4 km/h), en terrain varié.

A côté de ces marches rapides, de nombreux exercices, et des parcours d'obstacles naturels et artificiels, avaient pour but de développer le courage et l'endurance, ainsi que la solidarité et l'esprit de corps. Des instructeurs observaient, montre en main, pour encourager à l'accélération du rythme, au risque d'accidents graves. Les commandants de compagnie poussaient leurs hommes à faire mieux que les autres compagnies. Un exemple tiré de parcours d'obstacles : traverser (avec armement) un fossé profond, et large de quelques mètres, sur un tronc d'arbre écorcé et glissant ; celui qui perdait l'équilibre se retrouvait dans le fossé, sur un tapis de fils de fer barbelés... Acquisition aussi, à Achnacarry, d'un savoir-faire tactique élémentaire, notamment la reconnaissance de l'ennemi et du terrain.

Il fallait s'exercer au maniement de toutes les armes portatives du bataillon, fusil, baïonnette, mitrailleuse, mortier. Il n'était pas prévu, dans la troupe, de spécialiste de telle ou telle arme. L'instruction au tir, pour chaque type d'arme, était plus complète que celle qui était donnée à l'infanterie en général. Les soldats acquéraient d'autre part des techniques de combat sans armes : boxe et combat rapproché. Le « feu ennemi » visait le réalisme, et permettait aux rangers d'apprendre à utiliser les armes allemandes. La plupart du temps, on tirait à balles réelles. Naturellement, le tir au fusil ou à la mitrailleuse ne visait pas à atteindre un ranger, mais à donner l'effet d'un « coup manqué ». Il y eut toutefois quelques morts et blessés à l'entraînement (noyade, blessure par balle ou par éclat de grenade).

Le 24 septembre, après les trois phases d'entraînement successives à Achnacarry, en Argyle puis à Dundee, le 1<sup>er</sup> bataillon de rangers fut envoyé dans les faubourgs de Glasgow pour être attaché à la 1<sup>ère</sup> division d'infanterie, dans le 2<sup>e</sup> corps d'armée. Les hommes y continuèrent leur entraînement et y apprirent comment ranger leur équipement dans les LCA (*Landing Craft Assault*, ou barges de débarquement) de trois ferries destinés à les convoyer.

Le 26 octobre 1942, les rangers embarquèrent pour une destination qu'ils ne connaissaient pas encore, à bord de trois anciens ferries britanniques de la ligne Glasgow-Belfast, reconvertis en navires de transport de troupes pour les besoins de la guerre.

## **II. La réalisation de la mission : prise du fort de la Pointe et du fort du Nord**

### **A. Le plan des opérations**

En tant que chef du 1<sup>er</sup> bataillon de rangers, Darby avait été mis courant un mois avant l'embarquement à Glasgow de la destination du convoi et de la mission exacte des rangers à

---

<sup>5</sup> Pour mémoire, un mille terrestre anglo-américain équivaut à 1609 mètres.

Arzew. Mais les rangers, eux, ne savaient encore rien. Ou presque rien. Quelques semaines avant le départ, les commandants de compagnie, les chefs de section et les sergents chefs de groupe expliquaient à leurs hommes de façon très floue la mission éventuelle à venir : il y avait quelque part un port important qu'il était nécessaire de prendre comme base d'opérations pour une colossale invasion. Ce port était défendu par une imposante batterie de quatre canons sur une falaise surplombant le port, et par une batterie plus petite dans le port lui-même. Aucun navire ne pouvait approcher du port sans être sous le feu de ces canons. La mission du 1<sup>er</sup> bataillon de rangers serait de procéder à un débarquement de nuit par surprise, de réduire au silence les deux batteries de canons et d'occuper les quais, de façon à protéger ensuite le débarquement de l'infanterie et des troupes mécanisées. Si les rangers ne réussissaient pas leur mission, la marine aurait à recourir au bombardement des positions côtières (ce qu'il fallait éviter, pour ne pas donner l'alerte et pour limiter les pertes civiles). C'est tout ce que les rangers savaient. Ils n'avaient aucune idée du moment ni de l'endroit où ce débarquement aurait lieu.

C'est le matin du 2 novembre, c'est-à-dire un peu moins de six jours avant le débarquement, à 9h30, que les rangers furent mis au courant, par leurs commandants de compagnie respectifs, de la destination réelle du convoi d'invasion chargé de l'opération *Torch* : l'Afrique du Nord, depuis le Maroc jusqu'à la Tunisie. Le 1<sup>er</sup> bataillon de rangers se trouvait au sein de la partie centrale du convoi, la *Central Task Force*, emmenée par le général Fredendall et destinée à débarquer autour d'Oran – Pour une mise en perspective des événements : la *Western Task Force*, sous les ordres du général Patton, devait débarquer sur la côte ouest du Maroc ; et la *Eastern Task Force*, sous les ordres du général Ryder, devait débarquer autour d'Alger. Les rangers devaient préparer, par la prise de deux forts à Arzew et aux environs (et, donc, par la prise de deux batteries de canons), le débarquement de deux régiments d'infanterie et d'une brigade blindée aux ordres du général Allen, qui convergeraient ensuite vers Oran.

Les répétitions de la mission de chacun, à l'intérieur de chaque groupe de combat, ne cessèrent alors de se succéder, jusqu'à la veille de l'arrivée sur le site du débarquement<sup>6</sup>. Les services de renseignement anglais et américains avaient fourni de précieuses et précises informations sur les plages, les batteries côtières, les fortifications, et les types d'armement des défenseurs français. Chaque jour, les rangers avaient un exercice pratique obligatoire sur carte.

La première des deux batteries côtières à attaquer, la plus petite, se trouvait le long du port d'Arzew ; c'était le « fort de la Pointe ». L'autre position défensive, la « batterie du Nord », était sur une colline, à l'ouest d'Arzew, dominant le port et la baie. La batterie du Nord était équipée de 4 canons à tubes de longue portée (canons de 105 mm), pouvant atteindre la flotte à 5 *miles* en mer. Ces canons pouvaient tirer dans presque toutes les directions, étaient bien situés et bien défendus. Le fort de la Pointe, quant à lui, était pourvu de 3 canons côtiers<sup>7</sup>.

Il fut décidé d'attaquer les deux positions en même temps. Quatre compagnies (C, D, E, F), sous la conduite du colonel Darby (la *Darby Force*) attaqueraient la batterie du Nord ; deux compagnies (A et B) attaqueraient le fort de la Pointe, sous la conduite du second du bataillon, le major Dammer (ce serait la *Dammer Force*). Cette *Dammer Force* arriverait

---

<sup>6</sup> Altieri, *op. cit.*, p. 119.

<sup>7</sup> William O. Darby (avec la collaboration de William H. Baumer), *Darby's Rangers : we led the way*, New York, Ballantine Books, 2003 (1<sup>ère</sup> édition en 1980), p. 11-13, 15 et 21.

directement par le port artificiel d'Arzew. La *Darby Force*, elle, accosterait à 4 *miles* à l'ouest, sur une petite plage de sable. Il faudrait ensuite suivre une route côtière à rebours sur une distance de 4 *miles*, jusqu'à Arzew et la batterie du Nord, sur une crête. Cette batterie était protégée par des rouleaux de fil de fer barbelé. A quelque distance de la batterie du Nord, il y avait par surcroît un fort français pentagonal, nommé le « fort du Nord » (gardé par la légion étrangère), dont il faudrait s'emparer aussi. Il n'était pas possible que la *Darby Force* débarquât plus près d'Arzew, car la côte était rocheuse (les photos aériennes le montraient) et les LCA se briseraient sur les récifs avant d'atteindre le sol ferme.

## **B. La progression vers l'objectif et l'assaut**

Dans la nuit du 7 au 8 novembre, les rangers grimperont en silence et avec ordre dans les LCA, à quelques *miles* de la côte, face à Arzew (la *Darby Force* à 23h30, puis la *Dammer Force* à 1h00 du matin). Les LCA furent lentement descendus le long des transports de troupe à l'aide de treuils, jusqu'à toucher l'eau. Et ils partirent en groupe vers le port ou vers la plage où ils devaient débarquer.

Observons d'abord l'action des hommes de la *Darby Force*, et notamment celle de la compagnie F, où servait James Altieri, dont nous avons consulté les mémoires.

Les barges raclent le sable ; les soldats en descendent sans mot dire dans deux pieds d'eau, officiers en tête. Ils marchent rapidement et en silence à travers l'étroite plage, vers la petite corniche qui la borde. Ils escaladent la corniche avec effort. Il faut remarquer que les gestes se font sans hésitation, la progression se fait avec méthode, sans anicroche. Si le silence peut être maintenu, c'est que peu d'ordres sont transmis. Les hommes savent par cœur ce qu'ils ont à faire, à chaque étape : depuis l'ordre de débarquer, aucun ordre nouveau n'est donné jusqu'au sommet de la corniche. Au sommet, on indique brièvement le moment du départ vers l'étape suivante. La compagnie se met ensuite en route en file indienne en serpentant pour atteindre l'objectif.

Les rangers de la compagnie F marchent environ 4 km, déposent à un endroit fixé les obus de mortier et parcoururent encore quelques centaines de mètres. Roy Murray<sup>8</sup>, le capitaine de la compagnie F, avertit alors Darby par talkie-walkie que sa compagnie prend position pour l'assaut et en attend l'ordre. Parallèlement, la compagnie D, chargée des mortiers, s'installe au lieu de dépôt des obus, à 450 mètres en arrière de la compagnie F. Quand, rompant le silence de la nuit, les Français de la batterie du Nord font feu de leurs mitrailleuses parce qu'ils s'aperçoivent enfin de la présence de troupes à proximité, les mortiers de 81 mm des rangers lancent en réplique un tir de barrage de 80 obus. C'est à ce moment que les rangers de la compagnie F reçoivent l'ordre de l'assaut.

Pendant ce temps, les barges des compagnies A et B (la *Dammer Force*), parties plus tardivement des ferries, sont arrivées près des jetées qui enserrant le port artificiel d'Arzew. Par chance, le barrage flottant qui relie les jetées est ouvert ; ce point en effet n'avait pas pu être connu au préalable. Les barges longent les jetées jusqu'au site prévu pour le débarquement. L'escalade d'un mur anti-brisants pose quelques difficultés, mais le reste se passe bien. Tout est calme du côté du fort. Les Français n'ont pas été alertés. Une partie des

---

<sup>8</sup> Il commanda le détachement de rangers qui furent envoyés combattre à Dieppe, le 19 août 1942.

rangers grimpent sur une colline en avant, de façon à prendre la batterie à la fois par l'avant et à revers. Une sentinelle rencontrée est assommée par l'arrière, sans tirer un coup de feu.

Une fois le signal de l'assaut donné, les hommes de la compagnie F, dans la *Darby force*, s'élancent en courant vers la batterie du Nord, franchissent sans faiblir les rouleaux de barbelés que les éclaireurs ont cisailé pour eux et atteignent les canons. Chaque groupe de combat a une cible désignée (un canon en particulier). Les Français, étourdis par les tirs de mortiers, se sont réfugiés dans des abris et des tranchées de la batterie. Ils se rendent sans résistance. Les rangers font près de 200 prisonniers.

Tout s'est fait très vite, ce qui peut être mis au compte, en grande partie, de l'entraînement physique intensif, et de l'apprentissage préalable minutieux de la mission à accomplir. Au matin, il faut un peu de temps et quelques coups de mortier de 81 pour forcer la garnison de légion étrangère du fort du Nord à se rendre. Mais c'est tout. Les rangers se mettent en position défensive, pour parer à une contre-offensive éventuelle.

Au fort de la Pointe, les rangers se rendent maîtres de la batterie avant que les Français aient pu s'organiser. Ils se glissent à travers les barbelés, sautent au-dessus d'un parapet peu élevé et, après quelques échanges de coups de feu, capturent les canons et environ 60 prisonniers. Quelques défenseurs français ont été tués ou blessés, comme au fort du Nord. Les défenseurs ont fait ce qu'ils ont pu, mais la surprise a été complète. La batterie de la Pointe a été prise en un quart d'heure. Les rangers sont ensuite occupés à déloger quelques tireurs embusqués dans un cimetière proche, et à sécuriser les dépôts environnants. Dès 2h15 du matin, du côté du fort de la Pointe, la mission est remplie.

A 4h00 du matin, la mission de la *Darby Force* est remplie à son tour, et les alentours sécurisés. Quelque temps après, des fusées éclairantes vertes apparaissent dans le ciel. C'est le signal, pour la flotte alliée restée au large, que les deux missions ont réussi.

Cette action sur Arzew fut peu coûteuse en vies humaines. C'était un objectif des Alliés : ils voulaient épargner les Français, adversaires pour l'occasion, mais que l'on avait bon espoir de voir combattre aux côtés des Anglo-américains contre l'ennemi commun allemand, dès que l'on aurait pris le contrôle des principales villes.

## **Conclusion**

A partir du 8 novembre au matin, les 16<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> régiments d'infanterie de la 1<sup>ère</sup> division purent débarquer sur les plages jouxtant la ville. Les rangers de Darby aidèrent encore à l'ouverture de la route vers Oran. Après la capitulation d'Oran le 10 novembre 1942, ils prirent leurs quartiers sur place, notamment au fort du Nord. Puis, pendant trois mois, ils suivirent un entraînement intensif dans les collines aux alentours d'Arzew, avant d'être engagés à nouveau à partir de février 1943.

Toutefois, dès les 9 et 10 novembre, deux des compagnies de rangers avaient été utilisées par le commandement américain comme troupe de soutien pour l'armée régulière dans sa progression vers Oran. Le major Dammer, commandant en second du bataillon, semble avoir pris son parti, sans ressentiment, de l'utilisation des rangers pour des batailles rangées à St-Cloud et à La Macta, deux bourgades respectivement à l'ouest et à l'est

d'Arzew : il y avait un « *job* » à faire, et les rangers le firent<sup>9</sup>. Les officiers généraux n'avaient sans doute pas encore compris la vocation réelle de cette toute jeune unité. Pour lors, ils confondaient visiblement le concept d'une troupe spécialiste des raids avec celui d'une troupe d'infanterie d'élite.

Ici s'exprimait la tension entre polyvalence et spécialisation des troupes d'une armée. La question, qui fait couler de l'encre encore aujourd'hui, n'était pas nouvelle non plus au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, loin s'en faut. Au XVIII<sup>e</sup> siècle déjà, en France, les secrétaires d'Etat de la guerre successifs ne cessèrent d'hésiter entre des corps de spécialistes d'un côté et un entraînement *ad hoc* des régiments d'infanterie et de cavalerie de ligne de l'autre, pour la guerre de surprises et d'embuscades, la guerre de raids, bref, ce que l'on nommait à l'époque la « petite guerre »<sup>10</sup>. Pour le XXI<sup>e</sup> siècle, Vincent Desportes exprime bien la problématique<sup>11</sup>. Il s'agit de trouver un équilibre entre ces deux notions, polyvalence et spécialisation : la polyvalence permettant la souplesse et l'adaptabilité dans un monde où les conditions d'engagement des armées connaissent un degré élevé d'incertitude ; la spécialisation permettant un degré d'efficacité élevé dans certains types de missions.

Cet exemple de l'engagement des rangers à Arzew nous a permis d'approcher les raisons de leur succès dans cette action que l'on peut qualifier de « non conventionnelle » : un entraînement soutenu, des équipements particuliers, une organisation en petites unités modulables... Ce même exemple permet de prendre du recul et de réfléchir à l'emploi des forces au regard de la fluidité croissante des opérations militaires contemporaines. Dans un environnement mouvant, né de l'éclatement des acteurs de la guerre et des espaces conflictuels, disposer d'une force à la fois réactive et proactive capable de missions non conventionnelles est un atout. Dans le cas des « troupes spéciales », au sein desquelles sont classés les rangers, la polyvalence s'inscrit dans le cadre de la spécialisation de ces corps. Ainsi est dépassée la tension entre spécialisation et polyvalence.

---

<sup>9</sup> Interview du major Dammer du 15 juillet 1972 ; cité d'après King, *op. cit.*, p. 14.

<sup>10</sup> Sandrine Picaud-Monnerat, *La petite guerre au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Economica, 2010, p. 547-558.

<sup>11</sup> Vincent Desportes (général), *Décider dans l'incertitude*, Paris, Economica, 2004, p. 104-108.